

Pauline Delabroy-Allard

Pour le voyageur qui m'accompagna

C'est un papier cadeau qu'il me tend, et dans le papier cadeau, un livre. Sur la couverture, le nom de l'auteur, que je ne connais pas. Franck Venaille. Et puis, en-dessous, le titre : *Trieste*. Lui, c'est Norbert Czarny, mon professeur de français de sixième. Un homme qui ne saura sans doute jamais ce qu'il a fait pour moi, même s'il me semble avoir essayé de le lui dire quelques fois. Il m'a donné envie d'écrire, lorsque j'avais onze ans. Et puis, des années plus tard, la vie nous a remis sur la route l'un de l'autre. J'avais vingt-cinq ans, je venais de passer un concours important, que j'avais réussi. Pour me féliciter, il m'avait tendu ce papier cadeau.

Il faut savoir que Norbert Czarny n'offre jamais des livres sans dédicace. Dans *Trieste*, il a écrit, de sa si belle écriture que j'aime tant : « *Je préfère t'offrir une envie de voyager, de découvrir et d'aimer, cette ville et d'autres encore* ». Plus loin, il a écrit : « *Je te souhaite de partager longtemps tes découvertes et tes passions, ma chère Pauline* ». C'était le 12 juin 2013. Franck Venaille, dont je n'avais jamais entendu parler, venait d'entrer dans ma vie. Entre mes mains, l'exemplaire un peu abimé de *Trieste*, dans cette magnifique édition de Champ Vallon. Un cadeau. Un trésor. Je ne savais pas encore que sa lecture allait changer ma vie.

Je l'ai lu. J'ai frémi à la lecture de la phrase en italique qui ouvre le livre. *Pour la voyageuse qui m'accompagna*. Et puis je n'ai rien compris. J'ai lu les quatre-vingt-quinze pages du livre, et je n'ai rien compris. Je n'ai pas compris de quoi il s'agissait, pourquoi Norbert m'avait offert ça, je ne comprenais pas le sens de ce livre ; rien. Je l'ai rangé dans ma bibliothèque. C'est un beau livre, j'aime les beaux livres, c'est un cadeau, j'aime les cadeaux ; j'étais heureuse malgré tout de l'avoir près de moi.

Quelques temps après, Norbert Czarny m'a écrit pour me dire qu'il allait se rendre chez Franck Venaille, qui habitait tout près de chez moi, dans le quinzième arrondissement, pour l'interviewer, et que si l'envie m'en prenait, alors je pourrais l'accompagner. Il lui avait posé la question, il avait demandé aussi à Micha, sa femme, si elle était d'accord. Ils étaient d'accord. Et moi aussi. J'avais vingt-cinq ans, j'aimais la poésie, les aventures. Rencontrer un poète, un écrivain, quelle chance, quelle joie ! C'était oui. Le rendez-vous fut fixé.

Je pense que je n'oublierai jamais l'émotion qui m'a prise lorsque nous sommes arrivés chez Franck Venaille, lorsque je l'ai vu pour la première fois, lorsque je l'ai écouté parler de *La Descente de l'Escaut*. J'étais éberluée. J'ai actionné ma caméra intérieure, essayant de ne pas perdre une miette de ce à quoi j'assistais, assise dans le canapé comme une petite souris. Je me rendais compte de la chance que j'avais, et je la savourais. La beauté de Micha, la beauté de Franck, leur appartement, les propos si limpides et si intelligents qu'il tenait, parlant de son œuvre, avec Norbert, tout était rare, je le savais. À un moment donné, Micha et Norbert se sont éclipsés pour regarder quelque chose dans une autre pièce. Franck Venaille m'a demandé de l'aider à marcher, je lui ai tendu mon bras, nous

avons fait quelques pas dans l'appartement. J'ai pensé, et ce souvenir est profondément marqué dans ma mémoire et dans mon corps : il a la démarche d'une danseuse classique, on dirait qu'il fait des pointes.

Je suis rentrée chez moi. Je me suis précipitée sur ma bibliothèque, j'ai sorti *Trieste*, je l'ai ouvert une seconde fois. Je l'ai lu d'une traite. Cette fois-ci, j'ai tout compris. Et j'ai trouvé que c'était un des plus beaux livres jamais écrits. Un des plus lumineux. Moi qui aime les villes, qui aime les *espèces d'espaces*, quel livre que ce livre ! Dès lors, une obsession : aller, moi, à Trieste, sur les pas de Franck V. Explorer un jour cette ville, dont il écrit : « *Alors, qu'est-ce que Trieste ? Un rêve ? Un fantasme ? Une fiction tout juste bonne à écrire des livres pleins de douleur et de regret ?* ».

Bien des mois plus tard, trois ans plus tard, j'ai fêté mes vingt-huit ans à Trieste. J'étais seule. J'étais pleine de douleur et de regret. Je souffrais atrocement. Mais j'y étais. J'étais là. J'étais là à cause de Franck Venaille. Non, j'étais là *pour* Franck Venaille. Pour le vieux monsieur danseuse étoile. Dans mon sac à dos, le livre de Franck V., le cadeau de Norbert C., tous ces mots qui m'ont accompagnée, qui m'ont vaillamment portée dans les rues de cette ville qui devait me consoler. Il le fallait, c'était pratiquement une question de vie ou de mort. Trieste m'a consolée. Et *Trieste* m'a donné envie d'écrire un livre, moi aussi. Je me suis fait la promesse que si j'y arrivais, si, enfin, je m'y mettais vraiment, alors elle y aurait toute sa place. Une place de dame, une place de reine. Un livre sur la ville, un peu comme celui de Franck.

J'ai écrit un livre. C'est un roman en deux parties. La deuxième se passe en Italie, presque uniquement dans les rues de Trieste. Il a été accepté aux Éditions de Minuit. En juin 2018, je l'ai tenu pour la première fois entre mes mains. Cinq ans après le cadeau de Norbert. Cinq ans après les mots de Franck Venaille qui ont changé ma vie. Plusieurs fois, j'ai voulu lui écrire, le remercier, lui dire à quel point j'avais été émue de le voir danser de sa drôle de démarche sur le parquet de son appartement, combien la lecture de *Trieste* m'avait abasourdi au point que j'avais voulu faire le voyage, et combien ce voyage m'avait embarquée dans une aventure à laquelle je n'osais pas rêver, celle de l'écriture. Lui écrire qu'il m'avait fait entrer en littérature. Je ne l'ai jamais fait.

Il me reste le souvenir de Micha aux funérailles de Franck, les librairies qui, apprenant mon admiration absolue pour le poète, m'ont offert des textes de lui quasiment introuvables. Il me reste une gratitude immense, un sentiment indescriptible. Il me reste la joie de ne pas avoir tout lu de lui, de distiller ses œuvres tout au long de ma propre vie. Les derniers mots de *Trieste* sont ceux-ci : « *Et vous, maintenant, je vous en prie : laissez votre main sur la mienne* ». J'ai eu la chance d'avoir la main de Franck Venaille sur la mienne, et j'ai la certitude que son empreinte y restera toujours.